



**Mate me
por favor** ★★★★★
*D'Anita Rocha da
Silveira • 1 h 44 • 15/03*

- ★★★★★ Mad Movies
- ★★★★★ Critikat.com
- ★★★★★ Culturopoing.com
- ★★★★★ L'Humanité
- ★★★★★ Le Parisien
- ★★★★★ Télérama
- ★★★★★ aVoir-aLire.com
- ★★★★★ Les Inrockuptibles
- ★★★★★ Libération



« **Un teen-movie stylisé, entre Lynch et Araki** » Studio Ciné Live

« **Quand le nouveau cinéma brésilien réécrit les codes du giallo** » Les Inrocks

« **Un conte maniériste** » Libération

« **Une sorte de film noir bariolé qui brille par son humour, son flirt avec la comédie musicale** » L'Humanité

« **La réponse carioca à *It follows* ou à *Spring breakers*** » Première

« **Slasher générationnel pop et punk joyeusement immoral** » Mad Movies

« **Le cinéma d'auteur avec une touche kawaii** » LCI

FLORILÈGE

« Un teen-movie stylisé, entre Lynch et Araki. » - Studio Ciné Live

« Sur ce canevas qu'on croirait usé par quarante ans de slashers et de gialli, Anita Rocha da Silveira tisse une captivante déclinaison (...) laissant entrevoir un avenir radieux pour sa jeune réalisatrice. » - Les Inrocks

« Conte maniériste à la fois paré et traversé d'une multitude de régimes d'images et d'écrans miroitant les signes du contemporain. » - Libération

« Une sorte de film noir bariolé, qui brille par son absence de complexes, son humour, son flirt avec la comédie musicale. » - L'Humanité

« La réponse carioca à *It follows* ou à *Spring breakers*. » - Première

« À la fois hors du temps et situé dans son époque, *Mate-me por favor* capte des émotions ambivalentes pour susciter un trouble saisissant. » - Culturopoing

« Étrange premier film, autant inspiré par les thrillers sanglants de Dario Argento que par le cinéma pop de Gregg Araki. » - Télérama

« Slasher générationnel pop et punk joyeusement immoral. » - Mad Movies

« La marque d'une auteure aux choix esthétiques affirmés. » - Critikat

« Le film joue habilement avec les conventions d'un certain cinéma de genre. » - Le Monde

« A quoi rêvent les jeunes filles ? A la « Charogne » de Baudelaire... » - Le Canard enchaîné

« Un creuset où se rencontrent avec une certaine impudence les genres du fantastique, du teen-movie et du thriller. » - CineChronicle

« *Mate-me por favor* est un vrai plaisir de cinéma. » - Persistance rétinienne

« Le cinéma d'auteur avec une touche kawaii » - LCI

GRAVE

UN FILM DE JULIA DUCOURNAU
GARANCE MARILLIER, ELLA RUMPF
ET RABAH NAÏT-OUFELLA.
EN SALLES LE 15 MARS 2017



Grave est un drôle de film d'horreur : ici pas de monstre ni de *serial killer* tapi dans le hors-champ, mais un bout de saucisse dans une purée, un rein de lapin ingurgité sous la contrainte, ou encore une scène d'épilation forcée. Plutôt que de s'inscrire dans la tradition d'*Halloween* et de ses avatars, Julia Ducournau renouvelle le genre en s'inspirant de l'expérience bien réelle de l'adolescence féminine et de son lot de souffrances, d'addictions et de désirs compulsifs. Justine, jeune recrue végétarienne surdouée de première année à l'école vétérinaire, voit ainsi son corps se métamorphoser après l'ingurgitation du rein de lapin, un peu comme une ado qui s'efforce devant les premiers signes d'une difficile puberté. Atteinte de soudaines frénésies, l'ado mange et vomit ses cheveux, dévore des steaks et des filets de poulet cru, puis s'attaque à des corps humains. Le monstre vient donc de l'intérieur. C'est une maladie terrifiante, mi-boulimie, mi-cannibalisme, qui fait du corps un étranger aux pulsions incontrôlables. De cette métamorphose horrifique, Julia Ducournau tire un

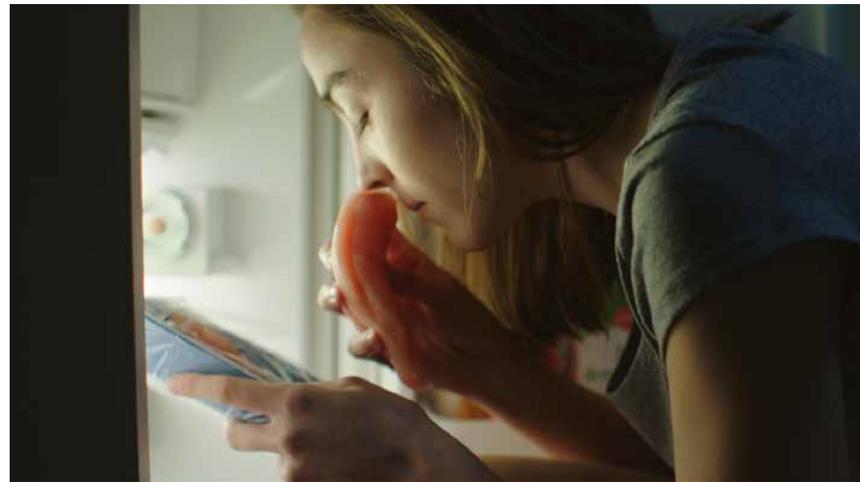
De la Semaine de la critique à Sundance, impossible de passer à côté depuis un an : *Grave* serait « le » film d'horreur qui change la donne dans le cinéma français. Au-delà de l'effet bœuf en festival, le premier long de Julia Ducournau résonne avec un élégant giallo brésilien en salles ce mois-ci, *Mate-me Por Favor*. Deux tentatives féminines de rafraîchir la figure de l'adolescente dans le cinéma de genre. Décryptage d'une bonne bouffée d'air frais.

récit lyrique et iconoclaste. En goûtant à son premier doigt humain, Justine entre au ralenti dans un ravissement profond qui la coupe du monde, tandis que la musique du film s'élève, réarrangée à l'orgue comme pour une cérémonie religieuse. La jeune fille est un nouveau Seth Brundle, une « Mouche » au féminin comme dans le cinéma de Cronenberg, condamnée à assumer sa nouvelle chair, pleine de désirs nouveaux. Bientôt l'élan sexuel et la pulsion cannibale se confondent – un premier baiser se termine en morsure, la première relation sexuelle de Justine est filmée comme une soudaine absence à soi. L'étudiante chevauche son coloc' Adrien (l'excellent Rabah Aït Oufella) avec les yeux révoltés comme une morte-vivante, et manque *in extremis* de le dévorer. A bien des moments, Justine est filmée comme un animal, une prédatrice perdue dans la contemplation de sa proie, alors qu'elle observe Adrien torse nu au cours d'une partie de foot, ou encore lorsqu'elle bave littéralement devant la cohorte des danseurs au cours d'une soirée arrosée. L'aliénation de Justine vient même inquiéter le spectateur : alors qu'elle danse et embrasse son

miroir sur la musique sulfureuse du groupe Orties (« Plus putes que toutes les putes »), elle semble lécher la surface de l'écran de cinéma, comme si c'était nous le reflet du personnage.

LES CORPS CANNIBALES

La viande et le sexe, tel est le cocktail que l'on retrouve aussi dans *Mate-me Por Favor*, film d'épouvante électro-pop réalisé par la Brésilienne Anita Rocha da Silveira. La jeune Bia (Valentina Herzog), une lycéenne au teint livide comme un vampire, tente de mordre son petit ami au cours d'ébats sexuels et se perd des minutes entières dans la contemplation des bisous baveux d'un couple d'ados. On voit bien comment Da Silveira et Ducournau se placent en héritières directes de Claire Denis et Marina de Van qui, elles aussi, avaient fait du corps féminin un corps cannibale. Dans *Trouble Every Day* de Denis, Coré (Béatrice Dalle) était atteinte d'une étrange maladie qui la condamnait à dévorer comme un panthère tous les hommes avec qui elle faisait l'amour. Avec *Dans ma peau*, Marina de Van (réalisa-



trice et interprète du rôle principal) tombait quant à elle en extase en mâchonnant ses propres membres. Un même visage se retrouve ainsi chez toutes ces femmes : une bouche barbouillée de sang, et le regard perdu dans les mystérieux abîmes de l'animalité.

Dans *Grave* comme dans *Mate-me*, cette bestialité ne semble pourtant qu'une réaction à une autre forme de sauvagerie, celle de l'environnement des personnages. Dans *Mate-me Por Favor*, la menace vient d'abord de l'immensité déserte du quartier de Barra da Tijuca (Rio de Janeiro), ses broussailles et ses barres d'immeubles rongées par la nuit. C'est dans ce *no man's land* que surgit toujours la présence du mal, pointant ainsi un sentiment d'abandon et d'insécurité aigu dans ce quartier populaire de Rio. Dans *Grave*, les bizutiers de l'école vétérinaire sont les premiers monstres du film, eux dont le grondement sourd résonne hors champ comme une rumeur terrifiante, eux qui balancent les matelas par la fenêtre, jettent de la peinture à la face de leurs cadets et les font ramper à quatre pattes comme dans un remake du *Salò* de Pasolini. Justine, qui porte justement le prénom de la plus célèbre victime des romans de Sade, est aussi une cousine lointaine de la *Carrie* de Brian De Palma, autre jeune fille hors norme subissant la violence décomplexée et l'intolérance du système où elle doit s'intégrer. Telle *Carrie*, Justine reçoit un seau de sang animal en pleine figure, et endure

diverses humiliations. Ainsi le monstre devient une victime tandis que le microcosme de l'école vétérinaire est traité comme un

« EN GOÛTANT À SON PREMIER DOIGT HUMAIN, JUSTINE ENTRE AU RALENTI DANS UN RAVISSEMENT PROFOND. »

monde inquiétant, grisâtre de jour et infernal de nuit. Le vivant y est sans cesse manipulé, découpé : un cheval est sanglé et entubé jusqu'au fond de l'estomac, un chien disséqué, un autre piqué, les membres tétanisés, comme foudroyé par le monstre de *It Follows*. Ces scènes extrêmement réalistes sont autant de portraits symboliques de Justine elle-même, elle dont la nature se métamorphose et s'adapte sous la contrainte brutale de ses aînés.

LES MONSTRES ADAPTÉS

C'est donc la norme, dans ses détails les plus anodins, qui devient effrayante. La scène d'épilation du maillot devient une

vraie scène de torture, filmée d'abord frontalement avec un lent travelling avant. « On y passe toutes », comme le déclare Alexia (Ella Rumpf), la grande sœur de Justine. Dans *Grave* comme dans *Mate-me*, les deux héroïnes ont en effet un double fraternel – si Justine a une grande sœur, Bia, elle, a un grand frère. Tous deux incarnent la part d'ombre des personnages principaux, leur nature profonde qu'ils cherchent à maîtriser tant bien que mal. Par un reflet sur une vitre, la fin de *Grave* superpose l'image des deux sœurs comme s'il s'agissait justement d'un seul être. Et – attention spoiler – Alexia est donc une cannibale assumée, à la fois sœur complice et sœur ennemie, qui a « trop appris à être elle-même », comme le constatent tristement ses parents. À l'aise comme un poisson dans l'eau à l'école de véto, elle participe activement au bizutage, surpasse même la cruauté de son milieu en piégeant Justine dans une farce sordide. Le frère de Bia profite aussi de l'abandon généralisé dans lequel vit la jeunesse du quartier : en l'absence de leur mère, il a le champ libre pour disparaître toutes les nuits. Tout en symbolisant de manière très classique les pulsions refoulées, la modernité de ces deux personnages tient donc à un paradoxe : tout en étant hors normes, ces deux monstres sont parfaitement intégrés à la société, et semblent même, au final, n'en être que la brutale expression. •

JULIETTE GOFFART